

Chapitre 9 – *Le Roman de Tristan et Iseut*, un conte d'amour et de mort

Texte 2 p. 220 – Le philtre

Après avoir conquis la main d'Iseut, fille du roi d'Irlande, pour le roi Marc, Tristan ramène la jeune femme en Cornouailles pour qu'elle y épouse le roi. Elle est accompagnée de sa suivante Brangien. Pour s'assurer du bonheur de sa fille, la mère d'Iseut a confié à Brangien un philtre d'amour qu'elle devra faire boire aux époux le soir de leurs noces. Au cours de leur voyage en bateau, Tristan et Iseut souffrent de la chaleur et demandent à boire à une jeune servante.

L'enfant chercha quelque breuvage, tant qu'elle découvrit le coutret¹ confié à Brangien par la mère d'Iseut. « J'ai trouvé du vin ! » leur cria-t-elle. Non, ce n'était pas du vin : c'était la passion, c'était l'âpre joie et l'angoisse sans fin, et la mort. L'enfant remplit un hanap² et le présenta à sa

5 maîtresse. Elle but à longs traits, puis le tendit à Tristan, qui le vida.

À cet instant, Brangien entra et les vit qui se regardaient en silence, comme égarés et comme ravis. Elle vit devant eux le vase presque vide et le hanap. Elle prit le vase, courut à la poupe³, le lança dans les vagues et gémit :

10 « Malheureuse ! maudit soit le jour où je suis née et maudit le jour où je suis montée sur cette nef ! Iseut, amie, et vous, Tristan, c'est votre mort que vous avez bue ! »

De nouveau, la nef cinglait vers Tintagel. Il semblait à Tristan qu'une ronce vivace, aux épines aiguës, aux fleurs odorantes, poussait ses racines

15 dans le sang de son cœur et par de forts liens enlaçait au beau corps
d'Iseut son corps et toute sa pensée, et tout son désir. Il songeait : « Andret,
Denoalen, Guenelon et Gondoïne, félons qui m'accusiez de convoiter la
terre du roi Marc, ah ! je suis plus vil encore, et ce n'est pas sa terre que je
convoite ! Bel oncle, qui m'avez aimé orphelin avant même de reconnaître
20 le sang de votre sœur Blanchefleur, vous qui me pleuriez tendrement, tandis
que vos bras me portaient jusqu'à la barque sans rames ni voile⁴, bel
oncle, que n'avez-vous, dès le premier jour, chassé l'enfant errant venu
pour vous trahir ? Ah ! qu'ai-je pensé ? Iseut est votre femme, et moi votre
vassal. Iseut est votre femme, et moi votre fils. Iseut est votre femme, et
25 ne peut pas m'aimer. »

Iseut l'aimait. Elle voulait le haïr, pourtant : ne l'avait-il pas vilement
dédaignée ? Elle voulait le haïr, et ne pouvait, irritée en son cœur de cette
tendresse plus douloureuse que la haine.

Brangien les observait avec angoisse, plus cruellement tourmentée encore,
30 car seule elle savait quel mal elle avait causé. Deux jours elle les épia, les
vit repousser toute nourriture, tout breuvage et tout réconfort, se chercher
comme des aveugles qui marchent à tâtons l'un vers l'autre, malheureux
quand ils languissaient séparés, plus malheureux encore quand, réunis, ils
tremblaient devant l'horreur du premier aveu.

35 Au troisième jour, comme Tristan venait vers la tente, dressée sur le pont
de la nef, où Iseut était assise, Iseut le vit s'approcher et lui dit humblement :
« Entrez, seigneur.

– Reine ; dit Tristan, pourquoi m'avoir appelé seigneur ? Ne suis-je pas
votre homme lige⁵, au contraire, et votre vassal, pour vous révérer, vous

40 servir et vous aimer comme ma reine et ma dame ? »

Iseut répondit :

« Non, tu le sais, que tu es mon seigneur et mon maître ! Tu le sais, que ta force me domine et que je suis ta servante ! [...] Que n'ai-je laissé périr le tueur du monstre⁷ dans les herbes du marécage ! Que n'ai-je assené sur
45 lui, quand il gisait dans le bain, le coup de l'épée déjà brandie ! Hélas ! je ne savais pas alors ce que je sais aujourd'hui !

– Iseut, que savez-vous donc aujourd'hui ? Qu'est-ce donc qui vous tourmente ?

– Ah ! tout ce que je sais me tourmente, et tout ce que je vois. Ce ciel
50 me tourmente, et cette mer, et mon corps, et ma vie ! »

Elle posa son bras sur l'épaule de Tristan ; des larmes éteignirent le rayon de ses yeux, ses lèvres tremblèrent. Il répéta :

« Amie, qu'est-ce donc qui vous tourmente ? »

Elle répondit :

55 « L'amour de vous. »

Alors il posa ses lèvres sur les siennes. Mais, comme pour la première fois tous deux goûtaient une joie d'amour, Brangien, qui les épiait, poussa un cri, et, les bras tendus, la face trempée de larmes, se jeta à leurs pieds :

« Malheureux ! arrêtez-vous, et retournez, si vous le pouvez encore !

60 Mais non, la voie est sans retour, déjà la force de l'amour vous entraîne et jamais plus vous n'aurez de joie sans douleur. C'est le vin herbé que vous possédez, le breuvage d'amour que votre mère, Iseut, m'avait confié. Seul, le roi Marc devait le boire avec vous ; mais l'Ennemi⁸ s'est joué de nous trois, et c'est vous qui avez vidé le hanap. Ami Tristan, Iseut amie, en châtiment

65 de la male garde que j'ai faite, je vous abandonne mon corps, ma vie ; car,
par mon crime, dans la coupe maudite, vous avez bu l'amour et la mort ! »

Les amants s'étreignirent ; dans leurs beaux corps frémissaient le désir
et la vie. Tristan dit.

« Vienne donc la mort ! »

70 Et, quand le soir tomba, sur la nef qui bondissait plus rapide vers la terre
du roi Marc, liés à jamais, ils s'abandonnèrent à l'amour.

Joseph BÉDIER, *Le Roman de Tristan et Iseut*, chapitre IV, 1981, éditions 10/18.

1. Coutret : flacon.

2. Hanap : coupe.

3. Poupe : partie arrière du navire.

4. En combattant le Morholt, Tristan a reçu un coup d'épée empoisonnée : mourant,
il s'est fait déposer dans une barque, laissant la mer décider de son sort.

5. Homme lige : vassal.

6. Serve : esclave, servante.

7. La barque a mené Tristan sur les rives d'Irlande et c'est Iseut qui l'a guéri.

8. L'Ennemi : le diable.